

## Jazz à Carthage

**Barbara Hendricks...**

### La nuit fut belle

Ce fut une grande nuit. De celles où souffle la grâce, et dont disent les mélomanes «*Elleïla kebret*». Le temps se dilate, l'écoute s'aiguise, le public communique et communit. Et le spectacle n'est plus un déroulement extérieur mais une subtile adhésion, une magnifique fusion à quelque chose qui se passe non pas devant nous, mais avec nous.

Barbara Hendricks n'avait apparemment pas gardé de mauvais souvenirs du dernier concert qu'elle avait donné en Tunisie, et où les braiements de l'âne de Tabarka, et les battements du *mezoued* des Khroumyries avaient accompagné tout son récital.

Mais on avait tout fait pour lui faire oublier ce passage chaotique. Et il faut le dire, cette fois-ci, l'organisation du concert —comme d'ailleurs toute celle de ce printemps du jazz pourtant rapidement mis sur pied — avait été d'un professionnalisme remarquable.

Accueil parfaitement orchestré, public canalisé de façon fluide, bataillon d'hôtesseS élégantes et souriantes, acoustique étudiée au plus précis pour le confort du public, mise en place exploitant au mieux les possibilités de la salle constituaient d'agréables prémices. Le quartet «jazz project» ouvrait le concert, jeunes musiciens suédois au talent à la hauteur du rôle qui leur fut confié : accompagner la diva à la voix d'or, la sublime Barbara Hendricks. On l'avait vue dans plusieurs répertoires différents jusque-là, mais pas encore dans un concert uniquement composé de morceaux de jazz.

Et dire que l'attente fut à la hauteur de nos espérances serait rester en dessous de la vérité. Quand la lady chante le blues, la cantatrice d'opéra qui est en elle affleure, et son vibrato mis au service du tempo jazz est un réel morceau d'anthologie.

Barbara Hendricks a chanté ce soir-là les plus grands morceaux de l'histoire du jazz, a rendu hommage aux plus célèbres compositeurs. Elle a totalement joué le jeu, de «Summertime» à «My Funny Valentine». Et partant, toujours elle a été sublime.

Ses duos avec le diabolique Magnus Lindgren, celui qu'elle appelle «le magicien» et qui l'enveloppait, l'hypnotisait et l'accompagnait tour à tour à la trompette, au saxo ou à la clarinette, nous ont laissé le souffle court. Sa retenue féline, sa vibration intérieure se percevaient par on ne sait quelles ondes subtiles. Et quand il est sorti, le public, silencieux, emportait quelque chose de cette magie.

**Alya HAMZA**